

Comprendre l'incompréhensible

DENIS JEFFREY, JOCELYN LACHANCE ET COLL., *Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites*, Québec, PUL, 2016, 203 pages

Daniel Gomez

Volume 11, Number 2, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gomez, D. (2017). Review of [Comprendre l'incompréhensible / DENIS JEFFREY, JOCELYN LACHANCE ET COLL., *Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites*, Québec, PUL, 2016, 203 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 37–38.

COMPRENDRE L'INCOMPRÉHENSIBLE

Daniel Gomez
Chef de pupitre, essais politiques

DENIS JEFFREY, JOCELYN LACHANCE
 ET COLL.

JEUNES ET DJIHADISME. LES CONVERSIONS INTERDITES

Québec, PUL, 2016, 203 pages

Qu'ont en commun Mickaël, jeune catholique, paisible, d'origine portugaise, Maxime Hauchard et Raphaël, réputés paisibles eux aussi, venant de milieux sans histoires, bons élèves, Amedy Coulibaly, délinquant notoire, impliqué dans plusieurs vols, condamné à six ans de prison pour un braquage de banque? On peut ajouter à cette courte liste ce jeune Palestinien qui s'est fait sauter dans un autobus de Tel-Aviv, et ces jeunes Tunisiens radicalisés, que l'on retrouve dans l'enquête des chercheurs tunisiens, Meryem Sellami et Jihed Haj Salem, ainsi que ce jeune Tchétchène, parti faire le coup de feu en Syrie ou en Irak. À priori, rien. Et pourtant ce sont tous des convertis au djihad, des « fous de dieu »; plusieurs sont même morts pour leur nouvelle doctrine. Pourquoi? Quels sont les stimuli profonds que le discours djihadiste rejoint pour convaincre un nombre quand même significatif de jeunes, en Occident, ou ailleurs, d'aller mourir « pour Allah »? Un sacré lavage de cerveau. C'est à cette question, oh combien complexe, qu'ont essayé de répondre Denis Jeffrey et d'autres chercheurs d'ici, de France et de Tunisie, dans l'essai *Jeunes et djihadisme*.

L'ouvrage se décline en quatre chapitres: dans les deux premiers, Jeffrey et Le Breton s'attardent plutôt sur les motivations, souvent confuses, des jeunes djihadistes. À la page 12, Jeffrey parle de « Comprendre l'incompréhensible », et c'est un peu de ça dont il s'agit. Dans le troisième chapitre, « Conversion des jeunes en Tunisie post-révolutionnaire », Meryem Sellami et Jihed Haj Salem vont sur le terrain et s'intéressent aux pratiques quotidiennes de jeunes Tunisiens séduits par l'idéologie djihadiste. Enfin, Jocelyn Lachance souligne le rôle fondamental de l'image dans la propagation de l'acte terroriste. Le tout contenu dans un petit essai extrêmement riche, d'environ 200 pages.

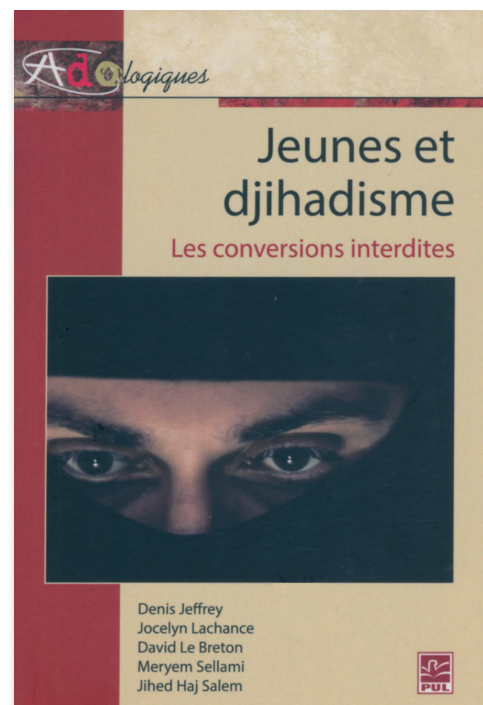
« Comprendre l'incompréhensible ». Denis Jeffrey pose bien le problème à la page 12 de l'ouvrage. En effet, il existe tant de facteurs et de variables susceptibles d'aider à comprendre ce qui mène des jeunes d'horizons divers « vers la terre promise du djihadisme » (p. 13) qu'il est difficile de s'y retrouver. C'est certainement le texte de Meryem Sellami et de Jihed Haj Salem qui nous éclaire le plus.

Les deux chercheurs se sont penchés sur la radicalisation de jeunes Tunisiens. Flirtant avec la sociologie durkheimienne, les sociologues situent tout d'abord la dynamique du djihadisme en Occident dans un contexte d'anomie et de destruction des liens sociaux. Dans ce contexte, le sentiment d'appartenance s'effrite. Empruntant aussi au langage wébérien, Jocelyn Lachance parle de désenchantement du monde, de recherche de sens; ces thèmes reviennent souvent. Ainsi, les jeunes convertis occidentaux rêveraient d'instaurer un nouvel ordre mondial fondé sur une version littérale de la charia (p. 14). Vue de cette façon, la montée de l'islamisme en Occident peut être perçue comme le fruit de la fin des idéologies et des grands projets collectifs. Mais tout ça ne concerne que le monde occidental. Or la terreur islamiste déborde largement ce monde et s'étend au Moyen-Orient, en Afrique et même dans les Amériques.

C'est impressionnant, tout y passe: la « visagéité » (barbe sans moustache, coiffure particulière), la mode vestimentaire, « habit afghan », l'odeur (un type de parfum préconisé, soi-disant similaire à ceux utilisés au temps du prophète), l'emprunt d'un pseudonyme (souvent Abou, père), la gestualité (façon de marcher, de baisser le regard devant des femmes étrangères), la ponctuation du langage (répétition d'un certain nombre d'expressions, avec souvent la référence à Allah), une temporalité régie essentiellement par les horaires de la prière, une rigoureuse habilitation physique, afin de se préparer éventuellement au djihad.

En s'inspirant des travaux de F. Khorsokhavar (2003, 2015), Sellami et Haj Salem nous tracent une typologie très éclairante de trois grands types d'acteurs, correspondant chacun à une logique de radicalisation particulière:

1. Des acteurs provenant de pays musulmans. Ceux-là veulent instaurer un califat transnational, souvent despotique.
2. Des acteurs issus de pays occidentaux où existent des minorités musulmanes. Ils disent vouloir lutter contre l'islamophobie, ou l'agression de leur « pays d'origine » par les puissances occidentales.



3. Des acteurs menant des luttes dites nationales contre une puissance d'occupation (Inde, Israël, Tchétchènes.) On peut les qualifier « d'islamo nationalistes » (p. 122).

Ces derniers, à l'exemple des jeunes « martyrs » palestiniens, peuvent attirer la sympathie. Leur ennemi est clairement identifié, leur combat veut se justifier au nom de l'anticolonialisme. Il n'en va pas de même avec les deux premiers types d'acteurs. Leur ennemi peut être l'Occident dans son ensemble ou des musulmans jugés « hérétiques », ou n'importe qui...

Toute altérité est à éliminer, toute référence à une autre société ou d'un autre rapport au monde est à bannir. Seul le retour à la première société islamique dans sa version littéraliste et figée est en mesure d'assurer le salut de l'humanité et doit prendre le pas sur tous les autres idéaux inventés, selon eux, pour défier la volonté de Dieu (p. 123).

Sellami et Haj Salem nous décrivent très bien le cas de la construction des djihadistes dans la Tunisie post-révolutionnaire et la manière de créer ce « surmusulman » (p. 130-134). C'est impressionnant, tout y passe: la « visagéité » (barbe sans moustache, coiffure particulière), la mode vestimentaire, « habit afghan », l'odeur (un type de parfum préconisé, soi-disant similaire à ceux utilisés au temps du prophète), l'emprunt d'un pseudonyme (souvent Abou, père), la gestualité (façon de marcher, de baisser le regard devant des femmes étrangères), la ponctuation du langage (répétition d'un certain nombre d'expressions, avec souvent la référence à Allah), une temporalité régie essentiellement par les horaires de la prière, une rigoureuse habilitation physique, afin de se préparer éventuellement au djihad.

Cette adhésion draconienne à une configuration des pratiques corporelles est

suite de la page 37

accompagnée d'un travail sur soi inspiré par «une représentation idéalisée et imaginée de la première communauté musulmane établie par le prophète et ses compagnons» (p. 136). Elle s'inspire des livres de la Tradition, du Hadith et des mœurs de l'islam visant à mener une vie islamique «idéale et pure». Selon tous les auteurs, cet objectif obsessionnel de la pureté est une constante dans le processus de la «djihadisation». En Tunisie, cette radicalisation attire deux catégories sociales: des jeunes des couches populaires, précarisés, plus ou moins criminalisés, et des jeunes provenant de classes moyennes, plus scolarisés, mais bloqués professionnellement. Les chercheurs se demandent: «Comment ces jeunes peuvent-ils se métamorphoser d'acteurs sociaux marginalisés et vulnérables en «lions de la gloire sur les portes de la dignité de la Oumma?»» (p. 143)

Les auteurs parlent alors de transsubstantiation, un processus à travers lequel les acteurs vivent «une forme de promotion ontologique leur permettant d[']e s'instituer en acteurs capables d'agir et d'entreprendre dans une réalité sociale étouffante» (p. 143). Ils peuvent ainsi devenir un des «frères», des «cheikhs», ou des «émirs», un «surmusulman» appelé à revenir au paradis d'Allah. Ce qui exclut évidemment tous les mécréants du reste du monde.

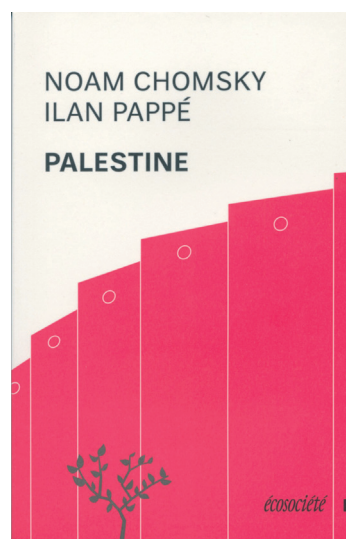
NOAM CHOMSKY ET ILAN PAPPÉ PALESTINE

Montréal, Écosociété, 2016, 180 pages

En 2008, Noam Chomsky, le professeur au MIT, bien connu pour sa pensée critique envers la société américaine, Ilan Pappé, directeur du Centre européen sur la Palestine, et Frank Barat, coordonateur du tribunal Russel sur la Palestine, et instigateur du projet de livre, avaient produit l'essai: *Palestine. L'état de siège*. *Palestine* est en quelque sorte la continuation de l'ouvrage de 2008, mais cette fois Frank Barat, toujours instigateur de l'essai, a pu réunir et faire dialoguer directement Chomsky et Pappé. Comme on pouvait s'y attendre, les trois hommes continuent à taper sans retenue aucune sur le même clou, soit les politiques de l'État d'Israël par rapport à la question palestinienne. À ce sujet il est intéressant de comparer l'ouvrage des trois hommes à celui d'Esther Benfredj, présenté dans *Les Cahiers de lecture*, volume 10, numéro un, de l'automne 2015, pages 22-24, «Un autre approche du conflit israélo palestinien». Benfredj décortiquait elle aussi ce conflit, mais en remontant à ses origines, qu'elle situait à la fin de l'empire ottoman. Chomsky, Pappé et Barat ne remontent pas si loin, pour eux le drame des Palestiniens a commencé avec la reconnaissance de l'État d'Israël en 1947 et s'est suivi en 1948, avec cette «grande catastrophe» qui fait office de mythe fondateur de la nation palestinienne, c'est-à-dire la Nakba, l'exode des palestiniens,

Ce livre est produit par des militants et s'adresse à des militants. Les auteurs n'y vont pas dans la demi-teinte et le ton y est résolument combatif; pour eux le contexte mondial a changé et il est temps de «passer à une vitesse supérieure, à repenser de fond en comble le vocabulaire employé pour aborder la question palestinienne, à utiliser la sémantique comme outil d'éducation au changement» (p. 15). Le nouveau dictionnaire militant ne fait pas dans la nuance, il n'hésite pas à employer les termes de racisme, nettoyage ethnique, apartheid, décolonisation. Ilan Pappé rejette du même coup les solutions pacifistes, très majoritairement dominantes, qui prônent la thèse des deux États voisins, un palestinien et un israélien.

On retrouve les intuitions fondamentales des chercheurs tunisiens dans les démarches de Denis Jeffrey et de David Le Breton. Le premier parle de recherche d'appartenance identitaire, de besoin de reconnaissance. Il souligne aussi, et c'est important, un élément très peu invoqué, mais qui peut jouer un rôle important comme source de motivation, négative celle-là, à savoir «l'état de déchéance dans lequel sont plusieurs sociétés qui ont pour religion principale l'islam» (p. 13). La radicalité des jeunes recrues serait alors une réaction psychologique de compensation à cet état de déchéance. Ils justifient leurs gestes par un désir de venger la Oumma, la communauté des croyants. David Le Breton souligne quant à lui la part de l'individualisation du monde moderne, rejoignant la thèse du désenchantement. Il aborde aussi le rôle du djihadisme comme rite de virilité, afin de redonner ce sens perdu à l'existence. Bref, la réponse est loin d'être évidente, mais *Jeunes et djihadisme* est un essai qui, sans conteste, nous aide à mieux comprendre cet «incompréhensible». ❖



Il propose rien de moins que la création d'un seul État démocratique israélo-palestinien, appelé Palestine. Il prône la «décolonisation» du territoire israélo-palestinien et la création d'un régime de démocratie pour tous. Il reconnaît tout de même que cette approche n'a la faveur ni de l'autorité palestinienne, ni des élites politiques occidentales, ni des Israéliens, bref, de pas grand monde...

Les auteurs vont plus loin; pour eux, la question palestinienne déborde la simple Palestine, elle est représentative de ce qui ne tourne pas rond: «L'injustice qui accable la Palestine a des ramifications partout dans le monde» (p. 16). Les trois intellectuels soutiennent, sans donner d'exemples, que beaucoup de gouvernements calquent les méthodes employées par Israël pour opprimer les Palestiniens. Ainsi, trouver une solution au problème palestinien pourrait ouvrir la porte à une nouvelle vision du monde, à un nouveau monde. Barat considère que la Palestine est en train de devenir un enjeu à saisir par tous les mouvements qui «se battent pour la justice sociale». Il faut alors tisser des liens entre cette question et les diverses luttes en cours. «Nous sommes nombreux. Nous vaincrons.» (p. 16) *Palestine*, un livre pour convaincus...

Daniel Gomez

Chef de pupitre, essais politiques

L'Action nationale édite les Cahiers de lecture